

L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.
Tout semestre commencé se paie en entier.
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XII.

No. 32.

Prix du numéro, 7 centims.—Annonces, laligne, 10 centims.
Toute communication doit être affranchie.
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 11 AOÛT 1881

AVIS IMPORTANT

L'Opinion Publique est imprimée et publiée tous les jeudis par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND (limitée,) à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de trois mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Adresser les correspondances littéraires : "Au Rédacteur de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Si une réponse est demandée, il faut envoyer une estampille pour en payer le port.

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

CHRONIQUE AMERICAINE

NEW-YORK, 5 août 1881.

La société américaine, lorsqu'on l'examine de près à la loupe, présente des étrangetés qui semblent incroyables à première vue pour un Européen. Mais lorsqu'on a habité quelques années les États-Unis, on s'y habitue, et l'événement le plus inattendu obtient à peine de notre esprit un mouvement de curiosité.

L'histoire que je vais raconter en est une nouvelle preuve, malgré son excentricité elle a été prise sur le vif des mœurs de New-York.

C'est plus qu'un fait divers, mieux qu'une chronique, c'est la nature elle-même, comme disait Fontenelle, pris sur le fait.

J'ai donc l'honneur de vous présenter mon premier personnage—auquel, j'ose l'espérer, vous allez vous intéresser—sir Holligan, un des plus célèbres médecins de cette ville.

La science dans ses mains est plutôt une distraction qu'une profession; le vulgaire ne comprend pas toujours les singuliers remèdes dont il se sert pour guérir.

Un malade, pour lui, est un sujet qu'il étudie, interroge, ausculte avec un intérêt palpitant. Lorsque parfois la mort vient le lui voler! il en est aussi triste... que s'il avait perdu le lézard vert empaillé qui fait le plus bel ornement de son salon!

Il y a trois mois, il possédait une très belle clientèle, il était riche et honoré; aujourd'hui, nous le trouvons triste et désespéré, pâle comme la mort :

Qu'a donc ce médecin, disait l'humble malade, Quel régime suit-il? la diète ou la panade!

Ce qu'il a? Vous le demandez? Au fait, cette question est très naturelle. Je vais donc vous satisfaire.

Un confrère, un rival en médecine est venu s'établir à dix pas de sa porte. N'al-

lez pas croire que ce nouveau disciple d'Esculape soit un Diaforius à lunettes bleues, un docteur en us confit dans son codex.

Ce voisin redoutable qui empêche ce cher homme de dormir, n'est qu'une jeune fille, une *doctoresse* nouvellement diplômée.

Sa personne, il est vrai, n'a rien qui sente l'hôpital ou l'amphithéâtre, mais en revanche, quel talent dans l'art de guérir les maux de notre pauvre humanité!

Miss Elmore—c'est son nom—est la créatrice de la—médecine sympathique—nouvelle école qui va révolutionner la pharmacie et la thérapeutique!

Pour juger de sa valeur, il faut la voir à l'œuvre.

Elle a d'abord une puissance magnétique à laquelle personne ne peut résister.

Son sourire, seul, calme la fièvre. Son regard réchauffe un anémique. Sa voix d'or, qu'elle sert à petite dose, arrête, comme par enchantement, les névralgies, les rhumatismes et les crises nerveuses.

Elle attaque la maladie avec l'énergie du désespoir. Lorsqu'il s'agit de sauver un de ses semblables, rien ne l'arrête, pas même le respect humain.

En voici un exemple :

Le fils d'une des plus riches familles de la cinquième Avenue, souffrait depuis quelque temps d'une hypocondrie aussi tenace que noire.

Il était pâle comme la lune et triste comme une cargaison de bonnets de nuit.

On lui avait prodigué en vain des distractions de toutes sortes :

Les voyages l'ahurissaient, le théâtre ou la musique lui faisait enfler la rate, les actrices et les danseuses le rendaient idiot. Son cas, comme on le voit, était désespéré.

Eh! bien, qui le croirait? notre jeune *doctoresse* n'a pas mis plus d'un mois pour effacer par ses soins cette affreuse hypocondrie. Mais pour arriver à ce but désiré il lui a fallu un dévouement sans bornes.

Excursions à Saratoga, promenades en canot au clair de la lune, romances, poésies, musique administrées à petite dose... Elle n'a reculé devant rien! Dieu merci! elle n'a pas perdu son temps. Aujourd'hui il est gai comme un pinson, il est guéri radicalement, et garde le plus doux souvenir du traitement et de la jeune *doctoresse* qui lui a rendu à la fois la santé et la gaité.

Mais pendant que Miss Elmore voyait sa clientèle augmenter chaque jour, celle du docteur Holligan fondait comme neige.

Il ne lui restait plus qu'un vieux podagre, trois femmes hystériques, quatre fiévreux et un aveugle!

La position n'était plus tenable.

—J'ai triomphé de la fièvre jaune, de la lèpre et de la peste, s'écriait-il, je viendrai bien à bout de cette *doctoresse* endiable. La drôlesse se tient sur ses gardes; tous les poisons du Codex ne lui peuvent rien et mes pilules encore moins.

Que faire? O grand Hippocrate! continua-t-il en s'adressant à son buste de terre cuite, inspire-moi, soutiens moi!....

Il prêta l'oreille et crut entendre ces deux mots étranges—épouse là—résonner dans le vide. C'était le diable, probablement, qui lui donnait ce conseil. Qu'importe, il résolut de le suivre.

Le lendemain il se présenta chez la *doctoresse* et lui dit :—Mademoiselle, je viens

vous consulter sur une affection du cœur que vous seule pouvez guérir—Croyant avoir affaire à un malade ordinaire, miss Elmore lui tâta le pouls.

Elle compta 120 pulsations par minute.

—Depuis combien de temps, lui dit-elle, avez-vous cette fièvre?

—Depuis le premier jour que je vous ai vue.

—Monsieur, en ce moment je n'ai pas de sexe.

—Mademoiselle, je suis votre voisin le docteur Holligan. J'ai beaucoup entendu parler de vous sans vous connaître, mais maintenant que je vous ai vue, je n'y puis résister, il faut que demain je sois votre époux.

Naturellement miss Elmore s'est fait prier, mais elle a fini par céder et maintenant ces deux rivaux forment le ménage le plus heureux du monde.

ANTHONY RALPH.

NOS GRAVURES

Le 15 août, solennité de l'Assomption de la B. V. M.

On ne peut préciser l'époque de son institution; on n'en trouve pas de vestiges bien évidents avant le concile d'Ephèse; mais ce concile ayant assuré la glorieuse qualité de mère de Dieu à Marie, contre l'hérésie des Nestoriens, donna beaucoup d'autorité et d'étendue au culte que lui rendaient déjà les fidèles. Dès le siècle suivant, qui était le sixième de l'Eglise, on commence à distinguer la fête de l'Assomption d'avec les autres fêtes instituées à sa gloire. Bientôt elle fut solennisée en Europe, dans le vaste empire de Charlemagne, et devint ainsi une fête catholique.

Dans cette solennité, l'Eglise honore la résurrection de Marie et son assomption en corps et en âme dans le ciel: ce n'est point, il est vrai, un dogme de foi, mais une croyance catholique, évidemment manifestée dans l'hymne de la fête.

Dans la collecte même, qui est comme le sceau de sa croyance, l'Eglise réclame l'intercession de la sainte Mère de Dieu, qui subit la nécessité de la mort temporelle, mais sans que la mort ait pu retenir dans ses liens celle en qui notre Seigneur s'est incarné.

Or, la croyance de l'Eglise est fondée entre mille témoignages sur une ancienne tradition fort répandue dans l'Orient. Quelques jours avant d'appeler à lui sa divine mère, dit cette tradition, le Seigneur lui envoya l'archange Gabriel. Alors, dit saint Jérôme, on entendit dans l'endroit où elle reposait une douce harmonie, qui fut, pour les saints Apôtres, le signe que Marie les quittait. A ce moment suprême, redoublant de larmes et de prières, ils élevèrent les mains vers elle et lui dirent d'une voix unanime: O vous, qui êtes notre mère! vous nous quittez pour monter au ciel; répandez sur nous votre bénédiction, et ne nous abandonnez point; car nous sommes faibles et malheureux. Marie, tournant sur eux ses regards mourants, leur dit comme dernier adieu: Soyez bénis, mes fils, jamais je ne cesserai de penser à vous! Et bientôt les Apôtres virent le Sauveur, accompagné de ses anges, venir recevoir l'âme de sa divine mère.

Cependant un des Apôtres n'avait pu se trouver à la mort de Marie et recevoir

sa dernière bénédiction; il n'arriva que trois jours après son bienheureux trépas. Pénétré de douleur et de regret d'avoir été privé de ce bonheur, il supplia le sacré Collège d'ouvrir le tombeau de Marie, afin qu'il pût la contempler une dernière fois. On l'ouvrit en effet; mais, ô prodige! le sépulcre était vide; et des lis, symbole de pureté et de virginité, avaient poussé là où avait été couché son chaste corps, corps immaculé, corps trop saint pour rester dans la tombe, et que les anges et les archanges, les séraphins et les chérubins, emportèrent sur leurs ailes, quand la voix de Dieu l'eut réveillé de son court sommeil.

Dévoré par un ours

On reçoit les détails suivants d'un accident horrible arrivé à un cultivateur du nom de Wilson, à sept milles de la ligne du chemin de fer "Kingston et Pembroke," Ontario.

Un ours, pris dans un piège tendu par Wilson, dans les bois, à force de se débattre, a réussi à rompre la chaîne et à traîner le piège à distance.

Le même jour, Wilson, accompagné d'un de ses enfants, partit à la recherche de quelques vaches disparues la veille.

En franchissant un tronc d'arbre tombé, il mit le pied sur le dos de l'ours qui était couché, et qui sauta sur lui aussitôt.

N'ayant aucun moyen de se défendre, l'infortuné Wilson cria à son enfant d'aller avertir ses voisins. L'enfant obéit, mais lorsqu'on arriva sur les lieux, il était malheureusement trop tard: le pauvre cultivateur avait été en partie dévoré par le furieux animal.

COLONISATION

Un riche industriel de Québec, qui a visité récemment le comté de Beauce dans les intérêts de la colonisation, communique les renseignements suivants :

M. F. X. Julien, jeune marchand de St-Vital de Lambton, vient de signer un contrat avec une compagnie anglaise pour le défrichement de 800 acres de terres.

Ces terres se trouvent situées dans le township de Weedon, comté de Beauce, près du lac Mégantic, à trois milles du chemin de fer. Il n'est pas besoin de parler de la fécondité du sol en ces endroits. Le rév. Père Lacasse, dans son intéressant petit ouvrage, dit que les terres de la Beauce sont d'une richesse immense.

Déjà plusieurs lots ont été achetés par Anglais, des Irlandais et des Canadiens-français. Chaque lot a une étendue de cent acres, ce qui représente cent cinquante arpents.

La compagnie s'oblige à défricher, sur chacun des lots vendus, dix acres prêts à être ensemencés. De plus, la compagnie fera construire à ses frais et dépens, sur chaque lot, une bonne maison en bois solide, ayant trente pieds de front sur vingt pieds de profondeur. Les lots seront vendus à des prix relativement bas et à des conditions très raisonnables. L'acheteur pourra, sans se gêner, payer son lot à la compagnie en lui donnant un certain montant chaque année.